
Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Delègue, Yves. Théologie et poésie ou la parole de vérité. La querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpfeling (1500–1510)

Daniel Ménager

Volume 33, numéro 4, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1106437ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v33i4.15976>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ménager, D. (2010). Compte rendu de [Delègue, Yves. Théologie et poésie ou la parole de vérité. La querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpfeling (1500–1510)]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 33(4), 111–115. <https://doi.org/10.33137/rr.v33i4.15976>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Guarino da Verona when making the unlikely claim that note taking begin in earnest with Francesco Sacchini in the seventeenth century rather than a hundred years earlier with Erasmus and Vives. There are also times when one begins to wonder whether some of what she presents as trends can really be attributed to the idiosyncrasies of a few individuals. Otherwise, there are fewer faults than one would expect to find in a book of this magnitude. The endnotes can be sparse and the works cited unhelpful, as in the mistaken entry for Thomas [sic] Burton's *Anatomy of Melancholy* which cites an unfamiliar edition of questionable reliability. Still, errors of this nature are apt to creep into a book of this scope, ranging as it does from Seneca to Samuel Johnson and England to China, and are easy to forgive in light of what the author offers.

In the end, one cannot help but wish that Blair had discussed her own method at greater length, especially given that many of the authors she cites believed the sources of one's achievement should be made public. But there is no question of her great achievement. Blair does not offer a narrative history with which to make sense of information overload over time. Instead, her book stands alongside Montaigne's *Essais* and Robert Burton's *Anatomy of Melancholy* as a great compendium of learning in which information overload is an all too present reality. *Too Much to Know* is in both formats the very kind of reference device for which its author has documented such clear precedents.

TREVOR COOK, *University of Toronto*

Delègue, Yves. *Théologie et poésie ou la parole de vérité. La querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpheling (1500–1510)*, Paris : Honoré Champion, 2008. 221 p. ISBN 978-2-7453-1527-4 (relié) 43 €

Bien des querelles philosophiques et théologiques de la Renaissance méritent parfaitement l'oubli où elles sont tombées. Ainsi pour un certain nombre de celles qu'Érasme a déclenchées : on les édite surtout parce que des *Œuvres complètes* doivent mériter leur nom ! En est-il de même pour celle où s'engagèrent, entre 1500 et 1510, Jacques Locher et Jacques Wimpheling ? Yves Delègue a estimé, à juste titre, que ce n'était pas le cas. D'où cette édition qui donne les pièces les plus importantes du dossier (texte latin et traduction française), bien annotées

et accompagnées de quatre appendices fort utiles. Une introduction assez brève (ce n'est pas un reproche) permet au lecteur d'entrer dans ce combat furieux où l'on échangea des libelles mais aussi des horions.

Les deux protagonistes ne tiennent pas les premiers rôles dans l'histoire des idées, mais nous les croisons souvent dans nos recherches. Éditeur d'Horace et de Cicéron, auteur de la traduction latine de la *Narrenschiff* de S. Brant (Yves Delègue aurait pu citer les pages le concernant dans le livre consacré par Anne-Laure Metzger-Rambach aux différentes traductions de cet ouvrage¹), Locher avait été nommé en 1498, juste avant le début de cette querelle, *lector in poesi*, à l'Université d'Ingolstadt. Mais cet honneur n'était rien comparé à la couronne de poète qu'il avait reçue, l'année précédente, des mains de l'empereur Maximilien lors d'un passage de celui-ci à Fribourg. On peut se demander si cette distinction ne l'a pas quelque peu grisé. Toujours est-il qu'il devint l'un des chantres les plus enthousiastes de la poésie, et de la « fureur » qui l'inspire et prit feu et flamme lorsque Georges Zingel, vénérable théologien de la ville où lui-même enseignait, osa dire que les *Muses* n'étaient en fait que des *mules* stériles. Ce jeu de mots, bien peu attique, fit bondir Locher, qui avait apparemment la tête assez près du bonnet et qui répondit par deux libelles. C'est le second, daté de 1506, qu'Yves Delègue nous donne dans ce livre. Il ne se contenta d'ailleurs pas de sa plume et appela un graveur à la rescousse. On doit à celui-ci quatre planches dont la première représente tout simplement le couronnement de Locher (on n'est jamais si bien servi que par soi-même !) tandis que les trois autres montrent un théologien recueillant le crottin de son âne, d'autres en train de battre de la paille vide, et, enfin, le triomphe de la véritable Théologie.

En face de Locher, un homme plus âgé, bien connu des spécialistes d'Érasme parce qu'il accueillit le Rotterdamois lors de son voyage triomphal en Alsace, en 1514. Pour nous permettre de faire plus ample connaissance avec lui, Y. Delègue fait l'historique très utile de ses relations avec Érasme (Appendice I). C'est un « pédagogue reconnu », un « prédicateur renommé » (p. 9), ouvert aux bonnes lettres, et, dans un premier temps, vraiment proche d'Érasme. Comment cet homme estimable et estimé devint-il, dans sa réponse à Locher (1510), l'adversaire de la poésie ? Brûlait-il ce qu'il avait sinon adoré, du moins estimé ?

1. « *Le texte emprunté* », *Étude comparée du Narrenschiff de Sebastian Brant et de ses adaptations (1494-1509)* (Paris : Honoré Champion, 2008).

La configuration inattendue de cette querelle justifie pleinement l'édition de Delègue.

La position de Locher est relativement simple, du moins à première vue : on n'a pas le droit d'injurier vulgairement les poètes, qui sont inspirés par Dieu. « Philomusus » (c'est ainsi qu'il se surnomme) prend vigoureusement la défense des Muses bafouées, citant Platon et Aristote, dont la *Poétique* est encore, à cette date, fort mal connue. Il dresse une liste, comparable à celle de Ficin, des poètes théologiens : Orphée, Musée, et les autres, et démontre ou croit démontrer que la poésie était à l'honneur chez les Pères de l'Église. Tout le mal, à l'en croire, viendrait des théologiens modernes, les *neoterici*, attaqués bientôt par l'*Éloge de la Folie*, qui ont enseveli la théologie sous un vocabulaire pédant, obscur, déplacé, et n'ont cultivé que l'art stérile de la *disputatio*, avec sa manie des questions dont le *utrum* est en quelque sorte le symbole linguistique et quelque peu maniaque. Les vraies mules, ce sont eux.

D'emblée, on voit donc qu'il ne s'agit pas ici d'un énième combat des Anciens contre les Modernes. Pour renouveler la culture de son temps, Locher se tourne vers les Anciens. Il est donc, d'une certaine façon, plus moderne que les pseudo-modernes. Un peu comme Péguy plus tard qui ne pouvait supporter ceux qui se disaient modernes et regardait vers Homère et les Grecs pour redonner du souffle à une époque exténuée par le positivisme. Cela, Yves Delègue l'explique parfaitement. Mais il simplifie un peu le discours du bouillant défenseur de la poésie, il n'en voit pas toujours l'aspect hétéroclite. Il ne suffit pas en effet que la poésie soit d'origine divine, il faut aussi (autre argumentation) qu'elle nous séduise par son langage, et, en particulier, par sa rhétorique. Et quand Locher donne la parole à Apollon et aux Muses, c'est l'idée de plaisir poétique qui paraît prépondérante, ainsi que l'émotion dispensée par les vers. Tout cela est-il bien cohérent ? Ce n'est pas sûr. On sait que Locher expliquait les textes anciens d'une manière théâtrale, n'hésitant pas à imiter les personnages que les poètes faisaient parler. Voilà qui, sans doute, était assez nouveau mais paraissait peu convenable à ses adversaires. Il a d'ailleurs composé pour la scène. C'est encore la rhétorique qui apparaît ici, et dans un domaine où elle n'avait guère à s'employer jusqu'alors : l'*actio*, le jeu. Il aurait peut-être fallu insister davantage, dans l'introduction, sur cet aspect, intéressant, de la personnalité de Locher. Par ailleurs, il est à l'aise dans le pamphlet et n'a pas son pareil pour tympaniser son adversaire avec des mots obsédants.

Yves Delègue lui donne le beau rôle, ce qui peut se justifier. Sans simplifier le personnage de Wimpheling, il le range quand même dans le camp des conservateurs, de ceux qui n'accordent aucun crédit à la poésie comparée aux métiers nobles et rentables ouverts par la connaissance de la théologie, de la médecine et du droit. Sa défense de la *disputatio* mériterait cependant un examen plus attentif. Si on laisse de côté les arguments d'autorité, si, en outre, on néglige quelques arguments bizarres (les poètes ont souvent connu des morts violentes, ce qui prouve qu'ils ne sont pas agréables à Dieu !), Wimpheling défend quelques idées fortes. Et d'abord la supériorité de la prose sur la poésie, coupable d'adapter les choses aux mots alors qu'il faut faire le contraire. Le débat était ancien. Boèce, dans sa *Consolation de la philosophie*, avait trouvé une formule élégante pour concilier ces deux formes d'expression. Beaucoup plus tard, le prosimètre de la Grande Rhétorique réfléchit à son tour sur les vertus respectives de la prose et de la poésie. Wimpheling, plus radical que les autres, exclut toute forme de conciliation. Est-il pour autant un « réactionnaire » ? Rien n'est moins sûr. Autre argument de l'auteur en faveur de la *disputatio* : elle permet de convaincre et de persuader les circoncis et les Infidèles, comme avait tenté de le faire, par exemple, un Raymond Lulle. L'idée, malgré son caractère utopique, est quand même intéressante. Commentant ce passage, Yves Delègue en déduit que les ignorants de l'*utrum* sont promis au feu et à l'Inquisition (p. 126). Rien, dans le texte de Wimpheling, ne permet de soutenir cette idée. Il semble enfin que l'adversaire de Locher devine où mènera cette véritable idolâtrie de la poésie : à des formes modernes de paganisme. Ce sera la thèse d'Érasme dans le *Ciceronianus* (1528). Plus lucide que d'autres, Wimpheling a peut-être compris que tout, dans l'antiquité, n'était pas assimilable par le christianisme.

Les notes de Delègue se signalent par leur grande précision. Il a fallu sans doute beaucoup d'enquêtes pour identifier le peuple plus ou moins modeste de régents et d'humanistes vivant à cette époque des deux côtés du Rhin. En revanche, dans son introduction, il laisse aller sa plume, ce qui nous vaut toutes sortes de raccourcis bien peu défendables. Fait-il faire de Locher un adepte prépascalien de la « vérité du cœur » (p. 20) ? On ne voit pas bien pourquoi. Souvent, l'idéologie prend le pas sur l'étude raisonnée. Pourquoi parler (*ibid.*) du scandale provoqué par Locher dans le monde de la « littérature » ? Dans le sens moderne de ce mot, celle-ci n'existe pas encore. L'allusion à Bourdieu (p. 23) n'éclaire pas grand'chose. Que signifie, à cette époque, l'« alliance du trône et de l'autel » (p. 24) ? Quant à l'idée selon laquelle les *Exercices spirituels*

d'Ignace de Loyola, qu'on n'attendait pas sur cette galère, auraient nourri l'ardeur guerrière du XVI^e, elle est tout bonnement indéfendable.

Qu'il nous soit permis de dire enfin que la toilette du texte n'a pas été bien faite. D'où des solécismes (par exemple, il faut remplacer, p. 12, *fecundas poetas*, par *fecundos poetas*). On ne comprend pas bien certaines traductions. « Licencié de la Sainte Page » : l'expression est-elle courante, à l'époque, pour désigner (c'est ainsi que nous comprenons) les licenciés dans la sainte Ecriture ? On regrette des fautes d'orthographe (« prophane » se trouve à plusieurs reprises) et des bévues : il faut vite remettre Bradamante sur son cheval pour qu'elle cède la place à Bramante (note 110, p. 141).

Yves Delègue a rendu un grand service à l'histoire de l'humanisme en plongeant, comme il l'a fait, dans cette querelle à la fois savante, violente et quelque peu pittoresque. L'essentiel a été fait, mais quelque peu compromis par les simplifications et les outrances de l'introduction et de certaines notes.

DANIEL MÉNAGER, *Université de Paris X-Nanterre*

De Maria, Blake. *Becoming Venetian: Immigrants and the Arts in Early Modern Venice*. New Haven: Yale University Press, 2010. Pp. xi, 288. ISBN 978-0-300-14881-7 (hardcover) \$65.

This is one of those rare academic gems — a beautifully written, meticulously researched and luxuriously illustrated work that makes an invaluable contribution to the study of art history. Blake De Maria's *Becoming Venetian* highlights the cultural contributions made by immigrants to Renaissance Venice who deployed artistic, architectural and literary patronage as part of an agenda to become official members of the Venetian *cittadino* class. By drawing attention to cultural patronage as a form of brokering among merchants and artists in their struggle for social and political identity, the book considerably broadens the scope of Renaissance patronage studies, which have typically focused on aristocratic court patronage and the cultural agendas of the patrician classes, who exercised their considerable cultural influence to visualize and perpetuate their narratives of class privilege and cultural domination. The Medici of Florence, Gonzaga of Mantua and d'Este of Ferrara might not have